

**GERMY FEUPOSSI**

**L'ÉGLISE QUE JÉSUS REBÂTIT**

© 2025 Éditions *Nations Hope Mission Publishing*  
(NAHOMI)

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Publié par *Nations Hope Mission Publishing*, ·Yaoundé - Cameroun / Québec -Canada

ISBN: 9789403850115

**Restaurer la pensée, le cœur et la mission du  
Royaume sur la terre**

**Germey Feupossi**

## **Dédicace**

À l'Église de Jésus-Christ dans chaque nation -  
l'Épouse qu'Il aime, le Corps qu'Il conduit, et le  
peuple qu'Il rebâtit.  
Que ta lumière se lève à nouveau, jusqu'à ce que la  
terre soit remplie de Sa gloire.

## Préface

Il y a des moments dans la vie d'un homme où ce qu'il voit brise quelque chose en lui. Non pas parce que le monde est devenu plus sombre - il l'a toujours été - mais parce que la lumière qui devait l'éclairer s'est affaiblie. C'est ainsi que je ressens aujourd'hui la condition de l'Église de Jésus-Christ dans notre génération. Mon cœur saigne lorsque je contemple ce qu'elle est devenue, comparé à ce que le Seigneur Jésus a proclamé à Césarée de Philippe : « Je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. » (Matthieu 16:18)

Quand Jésus prononça ces paroles, Il ne parlait ni d'un bâtiment religieux, ni d'un simple événement hebdomadaire. Il décrivait une assemblée de personnes appelées à gouverner sous l'autorité de Dieu - une communauté remplie de la sagesse du Ciel, façonnant la destinée de la terre. L'*ekklesia* n'a jamais été conçue pour être un centre de divertissement ni un refuge face à la réalité. Elle devait être le conseil du Roi sur la terre - Son ambassade parmi les nations.

Au fil de mes voyages - à travers l'Afrique, du Cameroun vers plusieurs nations voisines, et maintenant en Amérique du Nord - j'ai observé un contraste douloureux.

En Amérique du Nord, je rencontre souvent une Église qui mesure son succès à l'aune de

l'affluence et de l'esthétique plutôt qu'à celle de la transformation. Les cultes sont précis, chronométrés à la minute - une heure et vingt minutes de lumières, de musique et d'inspiration. Tout est bien organisé, admirable, impressionnant... et pourtant, profondément creux. En sortant de ces sanctuaires, je ressens souvent tristesse sourde - comme si le peuple de Dieu s'était réuni, mais que l'*ekklesia* ne s'était jamais vraiment assemblée.

Car l'*ekklesia* n'a jamais été appelée à être un public, mais une agence - *l'assemblée gouvernante du Royaume du Christ sur la terre, chargée de la responsabilité céleste de réformer la culture, de guérir les villes et de discipliner les nations*. Mais trop souvent, nos rassemblements se terminent là où ils devraient commencer. Nous inspirons les saints, mais nous les libérons rarement. Nous produisons de l'émotion sans engendrer la transformation.

Et pendant que le culte est magnifique, le monde extérieur demeure inchangé - attendant encore une Église qui se souvienne de qui elle est vraiment.

En Afrique, à l'inverse, nous sommes fiers de la longueur de nos cultes - quatre, parfois cinq heures de louanges vibrantes, de chants fervents et d'émotions enflammées. Nos assemblées sont pleines de vie, de passion et d'énergie. Mais trop souvent, lorsque la musique s'arrête et que la danse prend fin, nous repartons dans le même monde, inchangés. Nous crions à l'intérieur du sanctuaire, mais restons silencieux dans les rues. Nous

célébrons la présence de Dieu, mais négligeons les lieux qui ont le plus besoin de Sa présence. L'*ekklesia* n'a jamais été appelée à fuir dans l'émotion, mais à étendre l'influence du Ciel dans chaque sphère de la vie. Nos chants devraient façonner les sociétés ; notre adoration devrait éveiller la justice ; notre joie devrait devenir stratégie. Mais quelque part, nous avons appris à rencontrer Dieu sans engager le monde. Et tant que notre adoration ne produira pas de transformation au-delà des murs, les nations continueront d'attendre le son d'une Église qui ne se contente pas de chanter le Royaume, mais qui l'établit.

Les deux continents - chacun à sa manière - portent le même drame : Nous avons bâti des lieux où les gens se sentent à l'aise, au lieu de bâtir un peuple qui devienne l'Église que Jésus avait en tête. Nous mesurons le succès à la fréquentation, non à la transformation. Nous célébrons l'activité, mais négligeons l'autorité. Nous sommes devenus habiles à rassembler, mais médiocres à gouverner.

Cette prise de conscience ne m'est pas venue en un jour ; elle a grandi silencieusement, au fil des voyages, des enseignements et des observations. Ville après ville, j'ai vu les églises se multiplier comme les étoiles - et pourtant, l'obscurité de l'injustice, de la corruption, de l'avidité et de la décadence morale s'épaississait autour d'elles.

Au Cameroun, j'ai vu des pasteurs construire de plus grands auditoriums pendant que la conscience morale du pays s'affaiblissait. Dans d'autres nations

africaines, j'ai vu des chrétiens jeûner pour leurs percées personnelles tandis que leurs sociétés s'effondraient.

En Amérique du Nord, j'ai vu des églises pleines de technologie et d'excellence, mais de plus en plus déconnectées de la culture qu'elles habitent.

Alors, j'ai compris quelque chose de douloureux : nous avons confondu mouvement et mission. Nous sommes actifs, mais pas féconds. Émus, mais pas stratégiques. Passionnés, mais souvent impuissants. Jésus n'a jamais dit : « Je bâtirai ma religion. » Il a dit : « Je bâtirai mon Église » - Son *ekklesia*, Sa communauté gouvernante sur la terre. *Il pensait à un peuple capable de s'asseoir, de raisonner et d'agir ensemble pour le Royaume ; un peuple qui discernerait les enjeux de sa génération et y apporterait la sagesse du Ciel.*

Mais nous avons transformé Sa salle du conseil en salle de spectacle. Nous avons remplacé la réflexion par le rythme, et le gouvernement par l'excitation. Mon cœur saigne parce que je vois ce que l'ennemi a accompli - non pas en attaquant l'Église, mais en la distrayant. Nous avons appris à chanter plus fort que jamais, mais nous avons oublié comment penser. Nous remplissons des stades de croyants, mais pas des cités de justice. Nous savons organiser des conférences, mais pas des communautés autour d'un but du Royaume.



Si c'est cela que nous sommes devenus, alors peut-être que Jésus entrerait dans beaucoup de nos cultes aujourd'hui pour redire :« **Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations. Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs.** » (Marc 11:17)

Nulle part ce paradoxe n'est plus évident qu'en Afrique. L'Église croît numériquement - de nouvelles assemblées, de nouvelles dénominations, de nouveaux ministères apparaissent chaque semaine - et pourtant, le mal progresse plus vite encore. Comment la corruption, le tribalisme, la violence et la pauvreté peuvent-ils encore dominer un continent rempli de chrétiens ? Comment un peuple qui prétend avoir le Saint-Esprit peut-il tolérer des systèmes qui écrasent les faibles et récompensent les méchants ?

La réponse est simple, mais douloureuse : nous avons perdu de vue notre raison d'être. *Nous pensons que Jésus est venu faire de nous des religieux, alors qu'Il est venu faire de nous des responsables.* Il est venu restaurer la domination, rétablir le règne de Dieu à travers Son peuple.

Au lieu d'être la conscience de nos nations, nous en sommes devenus la chorale. Au lieu de réformer les systèmes, nous nous contentons de slogans spirituels. Nous prions pour que Dieu change nos pays, mais Dieu attend que Son Église change. Le problème n'est pas que le monde soit devenu plus mauvais - le problème est que l'Église est devenue plus mondaine. Le sel a perdu sa saveur, et la

lumière se cache derrière les murs de son confort. Nous avons plus d'églises que jamais, mais moins d'impact que jamais. L'*ekklesia* que Jésus a promise devait affronter les portes de l'enfer - mais trop souvent, elle les divertit.

En priant et en méditant sur ces réalités, j'ai entendu dans mon esprit le cri du Bâtitseur Lui-même - Jésus, le Seigneur de l'Église. C'était comme si Sa voix disait : « Je bâtirai Mon Église - mais pas celle que vous bâtissez pour vous-mêmes. Je bâtirai une Église qui pense, qui gouverne, qui transforme ; une Église qui transporte la culture du Ciel dans la confusion de la terre ; une Église qui ne compte pas seulement des membres, mais qui forme des citoyens de Mon Royaume. »

Ce cri est devenu le mien. Je ne peux plus me taire. Ce livre naît de cette douleur - de la conviction que quelque chose doit changer. Nous ne pouvons plus mesurer le succès à la taille de nos foules tout en ignorant la décadence de nos nations. Nous ne pouvons plus crier au réveil tout en refusant la réforme. Nous ne pouvons pas proclamer la vérité et demeurer silencieux devant la corruption, l'injustice et le compromis moral. Jésus ne revient pas pour une Église affairée - Il revient pour une Épouse qui règne avec Lui. Il n'est pas impressionné par nos programmes, mais par notre obéissance. Il ne cherche pas le bruit, mais des nations transformées par Sa vérité.

Lorsque Néhémie apprit que les murailles de Jérusalem étaient détruites, il s'assit et pleura. Il ne

chercha pas des coupables, il prit la responsabilité.

Il jeûna, pria, puis se leva pour rebâtir. De la même manière, je crois que le Saint-Esprit appelle aujourd'hui beaucoup d'entre nous à pleurer et à rebâtir - à restaurer le plan original de l'Église annoncée à Césarée de Philippe.

Nous devons rebâtir une Église :

- Enracinée dans l'identité du Royaume, non dans la tradition religieuse ;
- Motivée par la mission, non par l'entretien ;
- Animée par l'Esprit, non par la célébrité ;
- Structurée pour la transformation, non pour la performance ;
- Engagée dans le monde, non isolée de celui-ci.

Nous devons rebâtir une Église où les croyants s'assoient ensemble pour réfléchir, raisonner et répondre aux défis de leur génération - guidés par l'Esprit, enracinés dans les Écritures et gouvernés par l'amour.

Cette reconstruction ne sera pas facile. Elle exigera la repentance des dirigeants et l'humilité des disciples. Elle demandera le courage de confronter nos idoles - celles du nombre, de la renommée, du confort et du contrôle. Mais elle libérera aussi une nouvelle vague de puissance et de sagesse divines sur la terre.

Malgré les larmes, je ne suis pas sans espérance. Jésus a dit : « *Je bâtirai mon Église.* » Cette promesse est inébranlable. Il n'en a pas fini avec Son

Épouse.

Le Bâtitteur marche encore parmi les ruines, cherchant des cœurs disponibles. Je crois qu'un nouveau type d'Église est en train de se lever - une génération fatiguée de la religion vide et avide de la vie véritable du Royaume. Un peuple qui ne se contente pas d'assister aux cultes, mais qui devient le culte ;qui ne prie pas seulement pour le changement, mais l'incarne ;qui comprend que l'adoration sans sagesse est du bruit, et que la prière sans but est sans puissance.

Voilà l'Église que Jésus reconnaît. Voilà l'Église qu'Il bâtit encore - pierre vivante après pierre vivante, vie après vie consacrée. Et voilà la vision qui brûle dans mon cœur.

**GermyFeupossi**

## Introduction

Quand Jésus se tint à Césarée de Philippe, entouré des temples des faux dieux et des échos du culte païen, Il fit une déclaration qui allait changer le cours de l'histoire : « **Je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle.** » (Matthieu 16:18). Cette parole n'était pas simplement spirituelle ; elle était révolutionnaire. Ce n'était pas une invitation à la religion, mais une proclamation royale — celle d'un Roi annonçant son intention d'établir sur la terre Son assemblée de gouvernement. Le mot qu'Il utilisa, *ekklesia*, n'était pas un terme religieux inventé pour le christianisme. C'était un mot politique, déjà connu dans la société grecque. Dans les cités antiques, l'*ekklesia* désignait le conseil des citoyens appelés à délibérer sur les affaires publiques, à établir des lois, à définir les politiques et à représenter l'autorité du souverain.

Quand Jésus emploie ce mot, Il décrit un peuple appelé hors du monde pour délibérer avec le Ciel, pour apporter la sagesse divine dans l'histoire humaine et pour faire appliquer les décisions du Roi des rois. Voilà l'Église que Jésus voulait bâtir. Mais ce que nous avons bâti aujourd'hui en est souvent très éloigné.

Au fil des siècles, un glissement tragique s'est produit. L'*ekklesia* vivante, qui bouleversait les cités dans le livre des Actes, est graduellement devenue une institution — organisée, structurée, souvent

domestiquée par les systèmes politiques et culturels. Dans l'Église primitive, les croyants ne « allaient » pas à l'église ; ils *étaient* l'Église. Ils se réunissaient dans les maisons, sur les places publiques, dans les marchés. Ils priaient, mais ils planifiaient aussi. Ils adoraient, mais ils témoignaient également. Ils étaient peu nombreux, mais ils transformaient des empires.

Mais avec le temps, l'Église a perdu sa voix prophétique et gouvernante. Elle s'est préoccupée davantage de sa survie que de sa stratégie, davantage de ses rituels que de la justice. L'assemblée est devenue un sanctuaire ; le conseil du Royaume, un club religieux. Le drame s'est accentué quand le mot *ekklesia* fut remplacé dans certaines traductions bibliques par le mot allemand *kirche* — « la maison du Seigneur ». Ce simple glissement linguistique transforma un peuple en un lieu. Ce qui était un mouvement devint un monument.

Cette confusion persiste aujourd'hui à travers les continents. En Amérique du Nord, l'Église est souvent efficace, soignée et bien organisée. Les équipes de louange répètent, l'éclairage est parfait, les prédications sont minutées — mais les rassemblements manquent parfois de la présence brute et de l'autorité du Saint-Esprit. L'Église a appris à plaire à l'auditoire, mais non à le confronter. Le confort a remplacé la conviction.

En Afrique, l'Église est vibrante, passionnée, débordante d'énergie. La louange dure des heures, la

prière secoue les murs — mais souvent sans direction, sans stratégie, sans fruit visible dans la société. Nous confondons le bruit avec la puissance, et l'activité avec la transformation. Nous remplissons l'air de prières, mais rarement la terre de justice, d'innovation et de solutions du Royaume.

Dans les deux mondes, le résultat est le même : nous nous rassemblons au nom de Jésus, mais nous oublions souvent de manifester Son gouvernement dans le monde. L'*ekklesia* est devenue un auditoire ; l'Épouse, occupée à elle-même. Ainsi, le mal progresse — non parce qu'il est fort, mais parce que l'Église a oublié qui elle est.

Quand Jésus déclara : « Les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle », Il annonçait une guerre — non contre des hommes, mais contre les systèmes spirituels qui retiennent les nations captives : les portes de la corruption, de la peur, du mensonge et de la mort. L'Église n'a jamais été destinée à se cacher derrière des murs, mais à envahir les ténèbres par la lumière ; à remplacer le mensonge par la vérité ; à apporter l'ordre du Ciel dans le chaos de la terre. Partout où allaient les premiers croyants, la société changeait. À Thessalonique, on cria : « Ces gens qui ont bouleversé le monde sont aussi venus ici ! » (Actes 17:6)

Aujourd'hui, beaucoup d'églises peinent à transformer même leur voisinage.

Nous avons plus de prédicateurs, plus de conférences, plus de programmes - mais nos villes

demeurent inchangées. C'est comme si le sel avait perdu sa saveur, et la lumière, sa flamme. Le mandat véritable de l'Église n'est pas seulement de rassembler des âmes pour le ciel, mais de révéler le ciel sur la terre. Nous ne sommes pas appelés à fuir le monde, mais à le façonner ; non à survivre, mais à régner. Lorsque les croyants comprennent cela, ils cessent d'être de simples spectateurs pour devenir des citoyens et des ambassadeurs du Royaume. En Afrique, l'Église est partout - et pourtant nos sociétés restent profondément blessées. La corruption prospère dans des nations remplies de chrétiens. Le tribalisme divise des peuples qui adorent un même Dieu.

Beaucoup de dirigeants prêchent la prospérité, mais oublient l'intégrité.

Ce n'est pas parce que les Africains aiment Dieu moins, mais parce que nous avons réduit notre compréhension de ce que signifie être l'Église. Nous avons bâti des autels, mais négligé la culture. Nous avons perfectionné la louange, mais oublié le but. Nous réclamons des miracles, mais ignorons la sagesse et la discipline — les outils mêmes par lesquels Dieu transforme les nations.

L'Église doit se réveiller de cette amnésie spirituelle. Nous ne sommes pas appelés à *performer* devant Dieu, mais à collaborer avec Lui. Nous ne sommes pas des artistes du ciel, mais des administrateurs de Son Royaume sur la terre. Tant que nous mesurerons notre succès à la durée de nos cultes plutôt qu'à la portée de notre transformation,



nous resterons une Église bruyante dans un monde silencieux.

La bonne nouvelle, c'est que Jésus n'a pas changé de plan. Le Bâtitteur est toujours à l'œuvre. Son plan n'a pas été perdu — seulement oublié. Dans Sa pensée, l'Église est :

- Une famille, unie par l'amour ;
- Une école, qui forme des disciples, des apprentis au règne dans la vie avec Jésus. Des personnes qui apprennent à représenter Jésus pleinement partout dans la société
- Une ambassade du Royaume, qui représente les intérêts du Ciel ;
- Un conseil de sagesse, qui parle aux puissances et aux structures de ce monde.

Lorsque ces quatre dimensions se rejoignent, l'Église devient irrésistible.

Elle redevient ce qu'elle était censée être :  
**l'expression vivante du Royaume de Dieu dans chaque nation.**

Pour rebâtir cette Église, nous devons revenir aux enseignements de Jésus et au modèle des premiers croyants. Nous devons renoncer à la compétition entre dénominations et revenir à la coopération du Royaume. Nous devons réformer le leadership - passer du contrôle au service, de la hiérarchie à l'humilité, du charisme au caractère. Et nous devons former des croyants non pas seulement à survivre aux combats spirituels, mais à régner dans la vie avec Christ (Romains 5:17).

Ce livre n'est pas écrit pour critiquer l'Église, mais pour l'appeler plus haut. Ce n'est pas une plainte, c'est un plan de construction. Il a pour but d'aider les croyants, les pasteurs et les leaders à redécouvrir ce que Jésus voulait dire lorsqu'Il a dit : « Je bâtirai mon Église. »

Il explorera quatre grandes dimensions :

1. L'Église que Jésus a annoncée - comprendre le véritable sens du mot *ekklesia* et le dessein originel du Roi.
2. L'Église que nous sommes devenus - retracer comment nous avons glissé vers la religion, la performance et l'institution.
3. L'Église que Jésus est en train de rebâtir - redécouvrir le discipulat, la sagesse et la culture du Royaume.
4. La voie à suivre - des pistes concrètes pour réformer le leadership, le culte et la mission, afin que l'Église redevienne l'instrument du Ciel pour la transformation des nations.

### **Une vision qui mérite qu'on y consacre sa vie**

Le temps est venu pour l'Église de mûrir. Nous avons assez chanté, assez prié, assez bâti de bâtiments. Il est temps de bâtir des hommes et des femmes qui pensent, agissent et vivent comme des fils et des filles du Royaume.

Si l'Église se relève dans la sagesse et la puissance, les nations changeront. La corruption pliera devant l'intégrité. L'injustice s'effondrera devant la justice.

Les ténèbres reculeront devant la lumière. Ce n'est pas un rêve — c'est la destinée de l'*ekklesia*. Jésus dit encore : « Je bâtirai mon Église. » La seule question est : le laisserons-nous la bâtir à Sa manière ?

## **Première partie : Les fondations : redécouvrir le Bâtitseur**

## **Chapitre 1: Césarée de Philippe : le berceau d'une révolution**

Il est des moments dans l'Écriture où le ciel semble suspendre son souffle. L'éternité se penche sur le temps, et plus rien ne demeure comme avant. Ces instants marquent les tournants de l'histoire divine : Dieu intervient, la terre tremble, et les frontières entre le visible et l'invisible s'effacent.

L'un de ces moments a eu lieu à l'ombre du mont Hermon, au pied d'une cité brillante de temples de marbre et résonnant des chants élevés à de faux dieux. Dans cet endroit saturé de confusion religieuse et de domination impériale, Jésus prononça des paroles destinées à ébranler le monde :

« Je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. » (Matthieu 16:18)

Pour les disciples, ces mots furent comme un coup de tonnerre roulant sur les montagnes. Ils se tenaient dans une ville entièrement vouée aux idoles et à l'empire romain, et leur Maître annonçait la naissance d'un Royaume appelé à les surpasser tous

### **1. Une cité d'ombres et d'idoles**

Césarée de Philippe n'était pas une ville ordinaire. Les Grecs l'avaient autrefois appelée *Panéas*, en hommage au dieu Pan — divinité du désordre, de la peur et de la sauvagerie. Au pied du mont Hermon

se trouvait une grotte d'où jaillissait une source. Les habitants pensaient qu'elle menait au monde souterrain : on l'appelait « la porte de l'Hadès ». C'était un lieu de sacrifices humains et animaux, où l'on cherchait à apaiser les dieux par la mort.

Des siècles plus tard, lorsque Rome conquiert la région, Hérode le Grand fit ériger un temple de marbre blanc pour honorer César Auguste, proclamé « fils de Dieu ». Son fils Philippe, devenu tétrarque, agrandit la ville et la rebaptisa Césarée de Philippe — littéralement « la cité de César gouvernée par Philippe ». Elle devint alors un centre religieux et politique : un lieu où l'adoration païenne se mêlait à la propagande impériale.

Selon l'historien Craig Keener, cette cité fonctionnait comme un double centre de pouvoir : à la fois complexe culturel et siège administratif de l'empire — un véritable parlement païen où prêtres et magistrats se réunissaient pour renouveler leur loyauté à César et aux dieux de Rome. Le théologien R. T. France la décrit comme « l'incarnation visible de tout ce qui s'oppose aux desseins de Dieu ».

Ces précisions nous aident à comprendre le cadre choisi par Jésus. Ce lieu n'était pas un hasard. En venant ici, Il affrontait le cœur même des ténèbres spirituelles et politiques. Jésus ne fuyait pas le mal : Il entrait dans son territoire pour y proclamer Son autorité. Il savait que la lumière ne chasse l'obscurité que lorsqu'elle ose s'y tenir.

Comme le souligne N. T. Wright, « Jésus annonçait le Royaume de Dieu au cœur même des royaumes

rivaux, revendiquant un territoire sous le nez des puissances. » (*Jesus and the Victory of God*, p. 448). Dieu ne se retire jamais du champ de bataille : Il y pénètre. Le Royaume ne progresse pas dans le confort des zones sûres, mais au milieu des terrains contestés. Devant les autels païens et les symboles impériaux, Jésus lança un défi clair aux puissances du monde : « **C'est ici que mon Royaume commence.** »

« **Et vous, qui dites-vous que je suis ?** »

C'est dans ce contexte lourd de symboles, au croisement de la religion et de l'empire, que Jésus posa une question décisive — une question qui traverse les siècles et s'adresse encore à chaque génération :

« Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme ? »

« Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

Pierre prit la parole. Sa réponse fendit la confusion comme un éclair :

« Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Ces mots furent une proclamation révolutionnaire. Dans une ville où César était célébré comme « fils de dieu », Pierre déclarait ouvertement un **autre Roi**, un **autre Fils de Dieu**, un **autre Royaume**.

Le philosophe et théologien Dallas Willard a écrit :

« La plus grande menace pour l'Église ne vient pas de la persécution extérieure, mais de la confusion intérieure — quand nous perdons de vue qui est réellement Jésus et ce qu'Il est venu accomplir. » (*The Divine Conspiracy*, p. 271)

Cette phrase résume tout le combat spirituel de l'Église : ce n'est pas l'activité religieuse qui la définit, mais la **révélation** de qui est le Christ. La vitalité d'une communauté ne se mesure pas à ses programmes, à sa taille ou à son prestige, mais à la clarté avec laquelle elle contemple et reflète la personne de Jésus.

La confession de Pierre n'était pas seulement théologique ; elle était politique, cosmique et personnelle. Elle exprimait une allégeance. Par ces mots, Pierre ne faisait pas qu'affirmer une doctrine : il changeait de royaume. Et c'est à cet instant précis que l'Église fut conçue — non comme une institution, mais comme un peuple racheté, bâti sur la révélation du Roi vivant.

Chaque véritable disciple doit, un jour, franchir ce même seuil : reconnaître Jésus non seulement comme **Sauveur des âmes**, mais comme **Souverain de toute la création**. Cette reconnaissance n'est pas un simple credo récité, mais une conversion d'allégeance. C'est le passage d'un royaume d'ombres à un Royaume de lumière, d'une loyauté envers les puissances du monde à une fidélité sans partage envers le Roi éternel.

## **2. La déclaration du Bâtisseur**

Jésus prononça une phrase d'apparence simple, mais dont chaque mot porte un poids éternel : « **Je bâtirai mon Église.** »



Cette courte déclaration contient la stratégie entière  
du Royaume.

Chaque terme en est une pierre fondatrice :

**Je** : l'initiative appartient à Christ seul. L'Église n'est pas l'œuvre d'un mouvement humain, ni le fruit d'une organisation. C'est le projet personnel du Fils de Dieu.

**Bâtirai** : il s'agit d'un processus continu. Jésus ne parle pas d'un acte ponctuel, mais d'une œuvre vivante, toujours en construction. Chaque génération, chaque croyant devient une pierre façonnée, ajustée, polie par Sa main.

**Mon** : l'Église appartient à Jésus et à personne d'autre. Elle ne porte pas le nom d'un homme ni d'une dénomination ; elle porte Son empreinte.

**Église (ekklesia)** : le mot ne vient pas du vocabulaire religieux, mais du langage politique grec. Il désignait l'assemblée des citoyens appelés à gouverner les affaires de la cité. En choisissant ce terme, Jésus annonçait la naissance d'un **conseil royal**, une sorte de **parlement du ciel** établi sur la terre.

L'auteur Ed Siloso le souligne : « Jésus a délibérément emprunté au César le terme désignant son conseil impérial. L'Église devait devenir le corps législatif de Dieu sur la terre. » (*Ekklesia*, p. 63)

Ainsi, face au temple de marbre dédié à César, Jésus révéla un contre-gouvernement. Là où l'empire proclamait : « *César est seigneur* », le Christ annonçait un peuple qui proclamerait à jamais : « *Jésus est Seigneur* ».

Cette confession n'est pas seulement une formule de foi : c'est une déclaration de juridiction. Reconnaître Jésus comme Seigneur, c'est refuser toute autre souveraineté.

### 3. Les portes de l'enfer

Derrière Jésus, la fameuse grotte de Césarée, que l'on croyait être l'entrée du séjour des morts, formait un décor chargé de sens. C'est devant cette ouverture sombre qu'Il prononça ces mots : « **Les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle.** »

Dans la culture antique, les portes représentaient le lieu du jugement, le centre du pouvoir et de la décision. Ainsi, les **portes de l'enfer** symbolisent les **structures spirituelles** où se décident les influences qui gouvernent les peuples — les systèmes invisibles qui modèlent les cultures et les consciences.

Jésus ne décrivait pas une Église apeurée ou repliée. Les portes n'attaquent pas ; elles **résistent**. Ce qu'Il annonçait, c'était une Église **en mouvement**, une ekklesia **offensive**, marchant pour reprendre les territoires perdus, renverser les forteresses de la corruption, de l'injustice et du mensonge.

Cette vision transforme la posture de l'Église : elle passe du **mode survie** au **mode mission**. Nous ne sommes pas gardiens d'un espace sacré, mais conquérants d'un héritage. Ed Silvoso l'exprime avec force :

« Lorsque l'Église se confine à l'espace religieux, elle abandonne le reste de la société aux ténèbres. Mais lorsqu'elle agit comme l'ekklesia, elle envahit chaque domaine de lumière. » (*Transformation*, p. 112)

#### 4. Le parlement païen et l'assemblée du ciel

Tout autour de Jésus, les symboles du pouvoir terrestre étaient visibles : le temple de César, les sanctuaires dédiés à Pan et à Zeus, les magistrats romains siégeant en conseil. Dans ce contexte, Sa déclaration prit la forme d'un défi public, presque politique.

Deux assemblées se faisaient face :  
– **l'ekklesia impériale de César**, qui imposait la volonté des hommes ;  
– **l'ekklesia divine du Christ**, qui manifestait la volonté de Dieu.

Alan Hirsch écrit à ce sujet : « Jésus adopta volontairement un terme issu de la sphère publique plutôt que religieuse. Il ne fondait pas une religion, Il lançait un mouvement de Royaume. » (*The Forgotten Ways*, p. 35)

Ainsi, sous les yeux de l'empire, le Roi inaugurerait le **contre-parlement du ciel**. L'Église naquit dans la confrontation, non dans la sécurité. Son ADN même est **révolutionnaire** : elle existe pour défier les ténèbres et affirmer la royauté de Christ dans chaque domaine de la vie.

## **5. Le choc des royaumes**

Césarée de Philippe fut le premier champ de bataille du nouveau Royaume. Elle révéla que l'autorité du Christ ne contournerait pas les structures du monde, mais les affronterait de face. Les premiers disciples avaient bien compris cette mission. Ils priaient, délibéraient et agissaient comme ambassadeurs du ciel, conscients que ce qu'ils liaient sur la terre était validé dans les cieux. Être « assis avec Christ dans les lieux célestes » (Éphésiens 2:6), ce n'est pas une métaphore poétique : c'est participer à Son gouvernement. La prière devient alors partenariat : nous ne supplions pas seulement, nous coopérons avec le dessein divin. Mais au fil des siècles, l'Église a dérivé. Elle a quitté son siège aux portes de la cité pour un banc dans le sanctuaire. L'*ekklesia* s'est transformée en spectacle au lieu d'être un sénat. Chaque fois qu'elle privilégie la fréquentation plutôt que l'autorité, elle perd son influence. L'ennemi n'a besoin que d'une stratégie : divertir l'assemblée céleste pour la rendre silencieuse.

## **6. Quand l'Église oublie qui elle est**

En Amérique du Nord, les Églises sont efficaces, bien organisées, mais souvent superficielles. Cette superficialité n'est pas due à un manque de foi ou de prédication du Christ, mais à l'oubli de leur raison d'être : le Royaume. Les cultes sont minutés, les programmes bien rodés, mais l'intention du Royaume s'est perdue. On ne regarde plus vers le royaume d'en face — celui où

l'Évangile doit pénétrer, éclairer et transformer — on se contente d'entretenir la vie du camp déjà conquis.

En Afrique, les Églises sont ardentes, vibrantes de louange et de foi, mais souvent sans direction stratégique. La ferveur est réelle, la passion brûlante, mais l'intention du Royaume reste diffuse. On célèbre la présence de Dieu, mais sans toujours discerner comment cette présence doit se traduire en transformation des villes, des écoles, des marchés et des gouvernements. La flamme du réveil s'allume dans les sanctuaires, mais peine à franchir les portes pour éclairer la société. Le Royaume n'a pas seulement besoin de feu ; il a besoin de visée. Là où l'Amérique du Nord a perdu l'intention, l'Afrique doit apprendre la stratégie. Sans elle, la ferveur devient un écho, et le feu, faute de direction, se consume sur place au lieu d'embraser la nation.

Ces deux expressions partagent une même faiblesse : elles ont oublié l'intention du Bâtisseur. Jésus n'a jamais dit : « Je bâtirai un lieu où les gens se sentiront bien. » Il a dit : « Je bâtirai mon Église. » Dallas Willard le résumait ainsi : « Nous avons produit un christianisme qui peut reconforter sans transformer. »

(*Renovation of the Heart*, p. 244). Le confort sans transformation est une illusion. Le véritable discipolat ne se contente pas d'émouvoir ; il change la société qu'il touche.

## **7. Retrouver la révélation**

Pour redevenir l'ekklesia que Jésus annonça, trois piliers doivent être restaurés : La révélation du Christ : voir Jésus comme Roi, non seulement comme Sauveur. La restauration du but : exister pour étendre Son Royaume, non pour préserver des institutions. La réclamation de l'autorité : agir du ciel vers la terre, en accord avec Sa volonté.

Ces trois piliers se soutiennent mutuellement. La révélation engendre l'identité, le but définit la mission, et l'autorité garantit l'impact. Privée de l'un de ces fondements, l'Église retombe dans le religieux. Mais quand ces trois axes sont alignés, aucune puissance ne peut lui résister : corruption, peur, désespoir — tout cède devant un peuple qui connaît son Roi.

## **8. Se tenir là où Jésus se tint**

Imaginez la scène : les idoles scintillent, les bannières romaines flottent, les prêtres entonnent leurs chants, et la montagne résonne du culte des faux dieux. C'est là, au cœur du tumulte, que Jésus proclame une autre royauté. Si l'Église veut être rebâtie aujourd'hui, elle doit retrouver ce courage : se tenir face aux idoles modernes — pouvoir, richesse, peur, confusion morale — et redire hautement : « Christ est Seigneur. » Chaque génération possède sa propre Césarée de Philippe : ces lieux où la foi est mise à l'épreuve, où les puissances du monde intimident les disciples. Le véritable discipolat commence là où finit le

confort. Nos assemblées doivent redevenir des conseils spirituels, où l'agenda du ciel pour nos villes est discerné. L'adoration attire la présence de Dieu ; la sagesse traduit cette présence en décisions. Ensemble, elles rendent l'Église sacerdotale et gouvernementale, capable d'aimer et de diriger à la fois.

## **9. Une révolution toujours en marche**

La révolution commencée à Césarée de Philippe ne s'est jamais arrêtée. Les empires sont tombés — Rome, Byzance, les puissances coloniales — mais l'ekklesia de Jésus demeure. Chaque fois que des croyants se rassemblent pour prier, réfléchir et agir sous Sa seigneurie, les portes de l'enfer tremblent à nouveau. L'histoire continue d'incliner son cours vers le règne du Christ. Partout, un reste fidèle s'éveille. Des pasteurs deviennent réformateurs. Des croyants apportent les principes du Royaume dans l'éducation, la politique, l'économie, les médias. L'Église redécouvre qu'elle n'est pas spectatrice de l'histoire, mais co-gouvernante avec Christ. C'est la réponse de l'Esprit à des siècles d'oubli : le Royaume n'est pas une fuite hors du monde, mais le ciel incarné dans le monde.

Réflexion - Pour une nouvelle Réforme

1. Quels sont aujourd'hui les « Césarée de Philippe » de notre monde ; ces lieux où l'idolâtrie et le pouvoir se rencontrent et où l'Église doit se tenir ?

2. À quoi ressemblerait votre assemblée si elle fonctionnait comme une **ekklesia** plutôt que comme un simple auditoire ?
  3. En quoi avons-nous remplacé la **révélation** par la **routine**, et comment retrouver l'autorité qui découle d'une vraie connaissance du Christ ?
  4. Quelles sont les « portes de l'enfer » dans votre communauté, et comment l'assemblée du ciel peut-elle les affronter par la prière, la sagesse et l'action ?
- « Je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. »  
- Jésus-Christ, le Bâtitteur des nations -



## **Chapitre 2: « Je bâtirai mon Église » : le plan du Roi**

À Césarée de Philippe, Jésus n'a pas seulement fait une promesse ; il a révélé un plan. Ses paroles, « Je bâtirai mon Église » ; n'étaient pas une formule de foi, mais le dévoilement du projet royal de Dieu : une architecture éternelle, une œuvre vivante, appelée à reconfigurer l'humanité. En une seule phrase, Jésus posait les fondations de tout le dessein divin. Dans ces mots simples se cachent quatre colonnes : le Bâtitteur, le processus, la propriété et le dessein.

Les comprendre, c'est redécouvrir comment l'Église croît réellement, non par le marketing religieux, mais par la formation divine.

### **1. Le véritable Bâtitteur**

« Je bâtirai... »

Ces deux mots suffisent à chasser toute illusion humaine de contrôle. L'Église n'est pas une création des hommes, encore moins une franchise spirituelle que nous pourrions gérer à notre convenance. Elle est l'œuvre de Dieu, son chantier, son chef-d'œuvre. Jésus ne nous a pas confié les plans : il demeure le seul Bâtitteur, et nous sommes les pierres vivantes qu'il taille, ajuste et assemble pour sa gloire.

Dans toute l'Écriture, Dieu seul bâtit ce qui dure. Le psalmiste le proclame : « Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain »

(Psaume 127.1). La tour de Babel fut le symbole de la construction humaine sans Dieu : elle monta haut, mais s'effondra dans la confusion. L'Église, au contraire, est la réponse de Dieu à Babel : sa manière de se constituer un peuple qui porte sa présence et manifeste sa sagesse.

Dallas Willard écrit : « Le chantier principal de Dieu n'est ni les temples ni les programmes, mais des personnes transformées. » (*Renovation of the Heart*, p. 246). Le plus grand site de construction du ciel, ce n'est pas un bâtiment, mais le cœur humain. Ses chefs-d'œuvre ne sont pas de pierre, mais de chair. Jésus bâtit d'abord au dedans avant de manifester au dehors. Ses outils sont la vérité et l'Esprit, non le béton et l'acier. Chaque fois que la vérité éclaire une conscience et que l'Esprit façonne une vie, une pierre nouvelle s'insère dans le temple vivant de Dieu. C'est pourquoi tout réveil qui s'allume dans l'émotion doit se prolonger dans la formation, sans quoi il s'éteint. La vraie mesure de la croissance n'est pas le nombre, mais l'alignement : à quel point la communauté reflète le caractère de son Roi. L'émotion allume la flamme ; la formation la transforme en culture. Le réveil devient durable lorsque les cœurs sont rebâtis, non simplement émus.

## **2. Le processus de la construction**

**« ... je bâtirai... »**

**Le verbe lui-même parle de patience.** Jésus ne fabrique pas des saints à la chaîne ; il les façonne